

# COMPTE-RENDU DU COURS DE RENÉ LÉVY

## משנה מסכת אבות

Le 10 mars 2015

**משנה מסכת אבות פרק ב משנה ו.** הוא היה אומר אין בור ירא חטא ולא עם הארץ  
חסיד ולא הביישן למד ולא הקפדן מלמד ולא כל המרבה בסחורה מוחכים ובמקום  
שאין אנשים השתדל להיות איש :

### RÉSUMÉ

*Les hommes sont présumés hakham quand, par conformisme, ils ont une pratique vertueuse.  
La hassidout, elle, implique la pondération de son propre caractère et une véritable connaissance  
de soi. C'est en ce sens que le 'am ha-arets ne peut être dit hassid.*

Nous commenterons ici « Le fruste (*bour*) ne craint pas de mal faire et l'ignorant ('am ha-arets) n'est pas pieux (*hassid*) ».

L'expression 'am ha-arets se trouve dans le Pentateuque, dans le passage où Abraham s'incline devant le « peuple de la terre » (Gen. 23,7), et dans les Prophètes, notamment dans Jérémie. Plus précisément, dans le Lévitique, on retrouve l'expression relativement à la faute commise par ignorance par le peuple, en tant que ce dernier s'oppose aux prêtres, aux juges et aux dirigeants. En hébreu biblique, comme nous l'avons dit dans le cours précédent, le terme 'am désigne le peuple dans le sens de l'entité nationale et pas dans le sens de bas peuple.

Dans la littérature rabbinique, la première occurrence de l'expression 'am ha-arets est celle de notre michna. Faut-il entendre ici que le bas peuple est incapable de piété ? Pourquoi le serait-il spécifiquement ? Serait-il incapable de bon goût, de finesse (*zakout ha-nefch*) ou d'une sorte d'esthétisme de la dévotion ? Le peuple ne pourrait-il être que grossièrement religieux ? Quand bien même le 'am ha-arets s'opposerait à l'élite juive, le signifiant a fini par désigner autre chose : non plus le plébéien de la religion, mais l'ignorant. Ainsi, l'expression a porté l'idée qu'il y avait une plèbe juive tout en finissant par désigner autre chose et il est vraisemblable que cette inflexion nouvelle soit due à Hillel. L'on a glissé d'une opposition biblique à une opposition rabbinique entre la masse des ignorants et l'élite intellectuelle. Il s'agit d'un fait de langue et un historien pourrait dire que cela a été causé par l'émergence, sous l'impulsion d'Hillel, d'une élite intellectuelle. Passons maintenant à l'analyse du texte.



Dans le propos d'Hillel, il est étonnant de conclure de vices intellectuels (ignorance du ‘*am ha-arets*) à des déficiences morales (piété, *hassidout*). La *hassidout* est plus que la moralité d'un homme, et l'ignorant n'en est pas capable. S'il fallait hiérarchiser, nous dirions que la crainte de mal faire est inférieure au désir de bien faire. Hillel dit que l'ignorant ne peut pas être plus que vertueux.

Rabbénou Yona commente notre passage : « En revanche, le ‘*am ha-arets* peut craindre la faute [à la différence du *bour*, cf. les deux cours précédents], car il a des vertus conséquentes ; parce qu'il a des opinions droites, il peut se garder de la transgression et peut être un juste en observant ce qu'on lui dit être un devoir. Cependant, seul un grand dans la Tora parvient à atteindre le degré de *hassidout*, qui requiert pureté de vertus et finesse. Le ‘*am ha-arets* n'a pas la sagesse pour incliner ses actions de la ligne médiane vers l'extrême (...), il n'a pas cette intelligence qui le porte à la *hassidout*, au plus que la vertu ; il est avec les hommes comme avec ses congénères, il se fait aimable avec eux et toutes ses actions se résument à se conduire avec bienséance pour être aimé d'eux. Il se conduit avec *derekh erets*, car la plupart des hommes sont civilisés. »

Que nous dit ce commentaire, inspiré de Maïmonide ? Dans le domaine de l'éthique, c'est-à-dire celui du savoir relatif aux caractères, l'intelligent (*hakham*) est l'homme du juste milieu et dont les vertus ne sont ni en excès, ni en défaut. Le *hassid*, lui, sait que les extrêmes ne se valent pas et il penche, après avoir atteint le point d'équilibre, vers un des deux. Ainsi, selon Rabbénou Yona, le ‘*am ha-arets* est un *hakham*, c'est-à-dire un homme exerçant son intelligence sur soi, sur ses caractères et sur son naturel. Aristote dit cependant qu'il n'y a de science qu'universelle. Le caractère ou la complexion d'un homme, dont on sait toujours qu'il est singulier, est idiosyncratique : le corps d'un homme n'est donc pas un objet de science (*episteme*) pour Aristote. Au mieux, ce sera un objet de prudence, d'un savoir-agir (*phronesis*). Quid alors de la psychologie moderne : n'est-elle pas une science ? Si, car elle part d'abstractions et dégage des invariants : il n'y a de psychologie que des passions des âmes, pas de la complexion d'un homme. Il n'y a pas de voie théorique pour une réflexion sur son corps. La connaissance de soi, pour Maïmonide, est au contraire possible ; de soi comme âme incarnée, hylémorphe : elle est *hokhma* – intelligence sensible. Cela est un grand *hiddouch* de Maïmonide, qui opère ici un dépassement de l'éthique aristotélicienne.

La complexion conditionne les actes d'un homme, mais elle ne les détermine pas. Chaque homme *fait avec* ses conditions corporelles, sans être *fait par* elles. Un homme a des attractions et des répulsions mais tous nos actes ont pour seul ressort notre caractère pour autant qu'ils découlent naturellement de nous-mêmes. Si, d'aventure, mon caractère est vicieux, je serai naturellement porté à la faute, la faute étant un acte commis par vice. Pour ne pas se laisser aller à la faute portée par la vice, il faut à tout le moins contenir notre propension naturelle (*ha-guibor kovech ete yitsr-o*). Dans la mesure où le vice marque un déséquilibre de notre nature, il faut rétablir l'équilibre (*derekh benoni*) dans sa propre nature.



Or Hillel ne dit pas que le ‘*am ha-arets* craint la faute ; il le dit seulement de l'homme fruste (*bour*). Même un ‘*am ha-arets* peut être droit, selon Rabbénou Yona, alors que tout le Talmud y voit

tout le contraire d'un sage. Comment Rabbénou Yona s'est-il permis une telle affirmation ? Il a vu que le véritable enjeu de la *hokhma* est d'être *hassid*. Il a vu aussi que l'on pouvait être *hakham* sans que cela se produise par la réflexion, mais seulement par mimétisme, par imprégnation de l'éducation. « Tout homme dont les caractères sont médians est *hakham*. Comment un homme s'exerce-t-il dans ses vertus jusqu'à ce qu'elles soient fixées en lui ? Cette voie s'appelle la voie de Dieu » (Maïmonide). Le 'am ha-arets qui suit cette même voie par mimétisme le fait par *déreh erets*. Des hommes sont présumés *hakham* quand ils ont une pratique vertueuse par conformisme. La *hassidout*, elle, implique une véritable connaissance de soi et de la pondération de son propre caractère. On comprend alors que la modernité souffre de mimétisme et pas de la *hokhma* elle-même. La véritable intelligence mène à la connaissance de soi, non comme corps, mais comme corps-esprit. Tout commence par le souci de soi comme corps-esprit.